LA

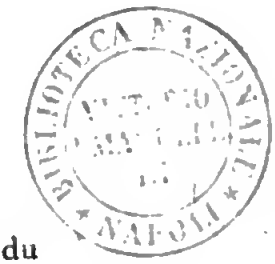
RESSEMBLANCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS,

présentée, pour la première fois, sur le Théâtre François, le 18 *janvier* 1788.

PAR N. J. FORGEOT.



A PARIS,

chez { FORGET, Imprimeur-Libraire, rue du Four Saint-Honoré, N°. 487 ;
HUET, Libraire, rue Vivienne, et au Théâtre de la rue Feydeau.

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1796.

Il y a huit ans que cette pièce a été jouée sur le théâtre de la Comédie Françoise. Le public la reçut avec bonté pendant dix représentations. Cependant je ne la fis point imprimer alors, parce que je crus qu'elle exigeoit et méritoit peut-être, quelques corrections. J'en ai fait d'assez considérables : j'en aurois fait davantage, si ma santé me l'avoit permis. Cet ouvrage n'offre qu'un intérêt de curiosité ; il n'a point de but moral, mais il a fait rire, et un ouvrage qui fait rire n'est pas tout-à-fait inutile.

PERSONNAGES.

D. FERNAND. — *M. Des Essarts.*

D. PÈDRE, Frère de D. Fernand. — *M. Vanhove.*

D. ALONZE, Amant de Béatrix. — *M. Fleury.*

LAZARILLE, Barbier. — *M. Dazincourt.*

MENDOCE, Barbier. — *M. la Rochelle.*

LÉONORE, Femme de D. Pèdre. } — *Mlle. Contat.*

BÉATRIX (*), Sœur de Mendoce. }

CONSTANCE, Nièce de D. Fernand. — *Mlle. Joli.*

UN NOTAIRE.

La Scène est à Madrid. Le Théâtre représente une Place publique.

(*) *Nota.* Dans le cas où quelques directeurs de spectacle voudroient faire représenter cette pièce dans les départemens, je dois les prévenir que l'intention de l'auteur n'est point que le rôle de Béatrix et celui de Léonore soient joués par la même personne. On ne doit hasarder une pareille nouveauté, que lorsque l'on rencontre de ces talens qui font tout réussir.

LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. FERNAND, MENDOCE.

D. FERNAND.

JE vous attends ce soir pour finir nos débats.

MENDOCE.

Ils sont finis d'après votre promesse.
Vous épousez ma sœur, j'épouse votre niéce;
Vous donnez une dot, et je n'en donne pas.

D. FERNAND.

C'est votre dernier mot?

MENDOCE.

Et je le crois fort sage.

Me sieroit-il à moi, simple barbier,
De vouloir enrichir un avocat?.... Je gage
Qu'à mes dépens vous ririez le premier.
D'ailleurs, votre santé, votre âge....

D. FERNAND.

Sont des torts que mon bien fait à peine excuser.
Je crains..... Si votre sœur alloit me refuser!

MENDOCE.

Vous refuser!.... lorsque j'ordonne!
Et puis, vous le savez, Béatrix est si bonne!

D. FERNAND.

Mon cher Mendoce, il existe à Madrid,
Un certain Alonzo, qui me trouble l'esprit.

MENDOCE.

C'est se troubler pour une bagatelle.
Le connoissez-vous?

D. FERNAND.

Non. Je ne le vis jamais.

MENDOCE.

Vous perdez peu, je le promets.

D. FERNAND.

On le dit fort amoureux d'elle.

MENDOCE.

Et l'on dit vrai. Mais ne redoutez rien ;
Lorsque je parlerai, ma sœur sera docile.
Je vous réponds de tout.

D. FERNAND.

Vous êtes bien tranquille.

MENDOCE.

Pour votre compte, et non pas pour le mien.
Je tremble aussi quand je me rends justice ;
Votre nièce, Constance....

D. FERNAND.

Est encor bien novice.

MENDOCE.

Je le souhaite.

D. FERNAND.

En doutez-vous ?

MENDOCE.

Il existe à Madrid un certain Lazarille.....

D. FERNAND.

Qui ? le barbier ?

MENDOCE.

Un tel homme, entre nous,
Est le fléau d'une famille.
Pourquoi l'avoir reçu ?

D. FERNAND.

Pouvois-je faire moins ?
Dans ma dernière maladie,
En votre absence, il me donna des soins.

MENDOCE.

Et vous trompe à présent.

D. FERNAND.

En quoi donc ? je vous prie.

MENDOCE.

Ignorez-vous que c'est le confident
De ce même Alonzo que vous redoutez tant ?

D. FERNAND.

Vraiment ! Allons, puisqu'il peut vous déplaire,
Sur ma liste à jamais Lazarille est rayé.
Chez moi d'ailleurs il n'est plus nécessaire ;
Et....

MENDOCE.

Vous a-t-il guéri ?

D. FERNAND.

Non, mais je l'ai payé.
Après tout, est-il fait pour vous porter ombrage !
A vous, qui devenez dans peu,
Et mon beau-frère et mon neveu !

MENDOCE.

Le terme est encor loin.

D. FERNAND.

Non : dès demain, je gage,
Nous pourrions terminer ce double mariage.

MENDOCE.

Demain !

D. FERNAND.

A moins d'un obstacle imprévu;
Et nous n'en aurons point, j'espère.

MENDOCE.

N'attendiez-vous pas votre frère ?

D. FERNAND.

Il est ici d'hier, mais je ne l'ai point vu.
Comme j'étois à la campagne,
Et que peut-être, on l'en avoit instruit,
Il s'est allé loger tout au bout de Madrid,
Chez un ami commun.

MENDOCE.

Fort bien. Et sa compagne ?
Est-elle du voyage ?

D. FERNAND.

Oui : j'en avois douté,
Mais elle en est. J'en suis fort aise ;
C'est, m'a-t-on dit, une aimable française,
Pleine d'esprit et de gaieté.
Tant-mieux ; pour Béatrix c'est une compagnie.
Elle ne peut manquer d'en faire son amie ;

Entre elle et Léonore, il semble, en vérité,
Que le sort mit, exprès, quelque conformité.
Elle est bien faite, brune, et comme elle, jolie,
Du même âge : en un mot, si les rapports sont vrais,
La ressemblance est grande, au caractère près.
Mais pour en mieux juger, je vais trouver mon frère.

MENDOCE.

Et moi, je cours presser notre notaire.

SCÈNE II.

Les mêmes; LAZARILLE.

LAZARILLE.

Santé, plaisir, au Seigneur dom Fernand;
C'est là votre souhait... Confrère, quant au vôtre,
C'est de la joie et de l'argent;
Vous aimez l'un, et connoissez peu l'autre.

MENDOCE.

Serviteur!

LAZARILLE.

Il me fuit!

D. FERNAND.

Bonjour.

LAZARILLE.

Et vous ! aussi
Ah ! de grace, docteur, ne partez pas ainsi.
Et la santé, comment va-t-elle ?

D. FERNAND.

Pas très-bien.

LAZARILLE.

Laissez faire, avec mes soins, mon zèle...

MENDOCE.

Et sur-tout vos talens, on ne redoute rien.

LAZARILLE.

Trêve de complimens, confrère, je vous prie.
Nous ne nous aimons pas, nous le savons très-bien,
Ainsi, haïssons-nous, mais sans cérémonie.
(A D. Fernand).
Pour vous, mon amitié répond de l'avenir ;
Docteur, ne soyez point en peine,
Que j'aille encor chez vous une quinzaine,
Et vous serez au mieux ; je m'en fais un plaisir.

D. FERNAND.

Voulez-vous m'en faire un ? c'est de n'y plus venir.

LAZARILLE.

Qui ? moi ! vous plaisantez, je pense.

D. FERNAND.

Je ne plaisante point.

LAZARILLE.

Pourquoi cette défense ?

D. FERNAND.

Demandez à Mendoce.

LAZARILLE.

Eh ! que ne disiez-vous ?

MENDOCE.

Le motif est très-raisonnable ;
Constance a dix-huit ans, Lazarille est aimable.
Le public est méchant....

LAZARILLE.

Et Mendoce jaloux.

D. FERNAND.

Que cela soit ou non, l'ordre est irrévocable.

MENDOCE.

Et nécessaire, en vérité.

LAZARILLE.

Oui, rien n'est dangereux comme la liberté.

MENDOCE.

Quand on en laisse trop, on sait ce qu'il en coûte

LAZARILLE.

Et c'est ce qui fait jusqu'ici,
Que votre sœur en a si peu sans doute ?

D. FERNAND.

Et je l'approuve fort.

LAZARILLE.

L'approuvez-vous aussi,
Quand il la laisse aller au grand jour, sans Mantille,
Et sans lui !

MENDOCE.

Comment donc ?

LAZARILLE.

Démentez Lazarille :
Dites que Béatrix n'est pas sur le prado.

D. FERNAND.

Béatrix !

LAZARILLE.

Elle-même.

MENDOCE.

Ah ! le tour est nouveau.

LAZARILLE.

Il affecte de rire, et croit donner le change;
Mais le fait est certain. Vous le trouvez étrange;
Ce qui l'est plus encor, c'est son ajustement.
Son air aisé, son assurance,

M'ont fait douter dans le premier moment.
Mais c'est bien elle, enfin, malgré son élégance :
Je la fais serment.

D. FERNAND.

Que dit-il là ?
Vous pourriez me tromper ! Votre sœur....

MENDOCE.

Est chez elle.

LAZARILLE *en riant*

Chez elle !

MENDOCE.

Eh ! oui chez elle.

LAZARILLE.

Voyons-la.

MENDOCE.

(Il appelle).
Béatrix, Béatrix.

D. FERNAND.

Eh ! mais....

LAZARILLE.

Appelle, appelle.
Il veut en imposer.

MENDOCE.

Béatrix.

SCÈNE III.

Les mêmes ; BÉATRIX, *à la fenêtre.*

BÉATRIX.

ME voilà.

D. FERNAND.

Ah !

LAZARILLE.

Ciel !

BÉATRIX.

Que voulez-vous ?

MENDOCE.

Rentrez.

LAZARILLE.

C'est un prodige.

BÉATRIX.

Vous m'appeliez.

MENDOCE.

Rentrez, vous dis-je,
Et fermez la fenêtre.... Eh bien ! vous vous taiscz.

D. FERNAND.

Vous me voyez confus. Cher mendoce, excusez...

MENDOCE.

(Bas). Oui, pour tout oublier que notre hymen s'apprête.
Adieu..... Quand on a tort il faut se résigner.

LAZARILLE.

Oui c'est elle : et pourtant je gagerois ma tête...

MENDOCE, *s'en allant.*

J'en connois trop le prix pour vouloir la gagner.
(Il sort avec D. Fernand.)

SCÈNE IV.

LAZARILLE *seul.*

COMMENT sa sœur s'offre-t-elle à ma vue ?
Et que veut dire tout ceci ?
Je la quitte au Prado, je la retrouve ici !
Cette maison n'a pourtant qu'une issue.
Assurément le fait est singulier,
Mais il est sûr ; et que je meure....

Digitized by Google

SCÈNE V.

LAZARILLE, D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

JE cherche en vain. Ah ! seigneur cavalier,
Daignez m'enseigner la demeure
De dom Fernand.

LAZARILLE.

Vous voyez sa maison,
Mais il sort à l'instant. Peut-être
A-t-il passé près de vous.

D. PÈDRE.

Non.
J'ai le plaisir de le connoître.

LAZARILLE.

Pardon, je vous croyois étranger dans Madrid.

D. PÈDRE.

Vous ne vous trompiez pas, et j'arrive de France.

LAZARILLE.

Depuis hier ?

D. PÈDRE.

Vous l'avez dit.

LAZARILLE.

C'est lui-même ! Oui, Seigneur, si j'en crois l'apparence,
Vous êtes ce dom Pèdre attendu dans ces lieux.
Dom Fernand, votre frère, est d'une impatience...

D. PÈDRE.

Comment se porte-t-il ?

LAZARILLE.

A merveille.

D. PÈDRE.

Tant mieux.
Oui, sa santé doit être rétablie,
Puisqu'avant peu dom Fernand se marie.

LAZARILLE.

Il se marie !

D. PÈDRE.

Eh ! oui. Vous devez être au fait.

LAZARILLE.

Sans doute. Il se marie,... Avec qui, s'il vous plaît ?

D. PÈDRE.

Mais, avec Béatrix.

LAZARILLE.

Justement, et je gage
Qu'il vous annonce encore un second mariage.
Convenez-en.

D. PÈDRE.

Vous savez tout.

LAZARILLE.

Si je sais tout ! moi qui suis de la noce !

D. PÈDRE.

Oui. L'on donne Constance.....

LAZARILLE.

A qui ?

D. PÈDRE.

Mais à Mendoce.

LAZARILLE.

Eh ! oui. Je sais de plus qu'il n'est pas de son goût.
Et, s'il faut parler vrai, la nièce est trop jolie,
Pour lui donner un tel époux.
Tout homme sensé, tel que vous,
Voit, dans ce double hymen, une double folie,
Que dom Fernand ne peut faire approuver,
Et qu'en bon frère il faudroit lui sauver.

D. PÈDRE.

Je vous entens et je vous remercie.
Je rejoins mon épouse et cours chez dom Fernand.

LAZARILLE, *à part.*

Moi, chez Alonze qui m'attend.
Adieu, Seigneur : pardon de ma franchise ;
Mais l'amitié peut-être l'autorise.
Votre frère m'est cher, et je crains un malheur :

Il s'agit de contraindre une jeune future ;
C'est s'exposer par fois à fâcheuse aventure,
Il en mourroit : ainsi, tout calculé, Seigneur,
Le célibat lui sauve et la vie et l'honneur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, *seul.*

Il me paroît adroit; mais le conseil est sage.
Oui, l'hymen, dom Fernand, est folie à votre âge.
D'un tel avis vous seriez offensé,
Vous le croiriez peut-être intéressé :
Car notre orgueil, toujours prompt à blâmer les autres,
Sait leur prêter des torts pour nous cacher les nôtres.
N'importe, soyons franc, et prouvons-lui par-là....

SCÈNE VII.

D. PÈDRE, LÉONORE.

LÉONORE,

Ah! monsieur mon époux, à la fin vous voilà!
L'air de Madrid me rendroit-il jalouse?
J'étois presque piquée en ne vous voyant pas.

D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

Vous venez seule ?

LÉONORE.

Non. Votre ami, son épouse,
Jusqu'ici même, accompagnoient mes pas.
Je vous ai vu, j'ai cru que par reconnoissance,
Je devois leur laisser regagner, librement,
Un endroit qu'ils avoient quitté par complaisance:
Endroit, que l'on trouve charmant,
Mais qui n'aura plus ma présence.
Ah! quel pays! comme on est familier!

D. PÈDRE.

Et pourquoi donc ce début singulier ?

LÉONORE.

J'arrive, et tout Madrid est de ma connoissance.
Non, je ne vis jamais pareille extravagance;
Toute la ville est folle, ou j'ai perdu l'esprit.
Oui, je cause, en ces lieux, une surprise extrême;
Celle-ci me salue; une autre me sourit.
Quoi! c'est elle! au prado! s'écrie une troisième.
Ensuite on me regarde, et l'on se parle bas.
Choquée, avec raison, d'une telle démence,
Pour m'échapper j'avance quelques pas;
Nouveau souris, nouvelle révérence.
Excédée, à la fin, de tant d'honnêteté,
Je fuyois. Aussi-tôt une femme, en voiture,
Me voit, descend, accourt, puis avec dignité,

D'un baiser protecteur honore ma figure.
Je montre de l'humeur, la dame en prend aussi,
Me toise avec un œil où le dédain éclate :
Et part, en m'appelant impertinente, ingrate ;
Comme si l'on devoit se voir traiter ainsi,
Parce qu'on ne veut point embrasser, dans la rue,
Une Espagnole laide, et qu'on n'a jamais vue.

D. PÈDRE.

D'un tel récit vous me voyez surpris.

SCÈNE VIII.

Les mêmes ; LAZARILLE.

LAZARILLE.

(A part.)

DOM Pèdre encore ici !.... Ciel ! avec Béatrix !
Seigneur, vous avez eu bientôt fait connoissance.

D. PÈDRE.

Elle existe, entre nous, depuis long-tems, ma foi.

LAZARILLE.

(Bas à Léonore.)

Je ne le savois point..... Prenez ce billet.

LÉONORE.

Moi !

LAZARILLE, *haut.*

Votre frère est rentré, je pense.
(A Léonore.) *(Haut.)*
C'est d'Alonze.... Et s'apprête à vous bien recevoir.

D. PÈDRE.

J'y vais.

LAZARILLE.

Dépêchez-vous..... *(Bas.)* Il va nous voir.

LÉONORE.

Quoi voir ?

D. PÈDRE.

De quoi s'agit-il donc ?

LAZARILLE.

De rien.... *(Bas.)* Prenez donc vîte.

LÉONORE.

Vous le voulez absolument ?

LAZARILLE, *bas.*

Eh! oui.
(Elle prend le billet.)
Ah!

LÉONORE, *à D. Pèdre.*

Lisez, je vous prie, et dictez ma conduite.

LAZARILLE.

Mais vous n'y pensez pas de vous fier à lui !

LÉONORE.

Oh! je le puis, à plus d'un titre.

LAZARILLE.

C'est différent.

LÉONORE.

Eh bien! monsieur, que dit l'épître?

D. PÈDRE *lit.*

„ Tout est perdu, si vous n'avez du courage;
„ Et puisque vous m'aimez.....
Et puisque vous m'aimez!

LÉONORE.

Eh! quoi!
Ce début vous effraie! Après.

LAZARILLE.

C'est vrai, je croi.

D. PÈDRE *lit.*

„ Et que votre frère abuse de son pouvoir.....

LÉONORE.

Ceci s'entend-il mieux?

D. PÈDRE.

Votre frère!

LAZARILLE.

Oui, son frère.

D. PÈDRE *lit.*

„ La fuite, seule, peut nous réunir.

Digitized by Google

LAZARILLE.

Eh bien? la chose est-elle claire?

D. PÈDRE.

La fuite!

LÉONORE.

Achevez donc.

D. PÈDRE *lit.*

« Adieu, aimez Alonze, répondez-lui, et soyez » sans inquiétude; Lazarille se charge de tout ».

LAZARILLE.

Oui, moi, pour votre bien,
Je me charge de tout.

D. PÈDRE *le menaçant.*

Quoi! vous avez l'audace!.....

LAZARILLE.

Ah! Monsieur, un moment, de grace,
Je ne me charge plus de rien.
(A Léonore.)
Vous nous avez mis là dans de belles affaires!

D. PÈDRE.

Traître! il faut dévoiler vos projets téméraires.

LÉONORE.

Et m'expliquer ce billet singulier.

LAZARILLE.

Mais il s'explique de lui-même.

LÉONORE.

Et c'est pour moi!

LAZARILLE.

D'où vient cette surprise extrême?
On diroit que c'est le premier!

LÉONORE.

C'est trop plaisant.

D. PÈDRE.

Et vous pouvez en rire!

LÉONORE.

C'est que rien n'est plus gai. C'est vraiment un délire,
Cette aventure, et celle du Prado.....

LAZARILLE.

Du Prado! Bon: j'avois raison tantôt.

D. PÈDRE.

Quoi!....

LAZARILLE.

Vous ne savez pas ce que cela veut dire,

D. PÈDRE.

Morbleu! parlez de bonne foi,
Ou.....

LAZARILLE.

Monsieur, c'est en conscience.

D. PÈDRE.

Ah! c'en est trop, et je perds patience.
Je ne répondrois pas d'être maître de moi;
(A Léonore.)
Sortons. Venez: j'espère que mon frère
Pourra m'aider à percer ce mystère.

LAZARILLE.

Et la réponse?

D. PÈDRE.

Encor!

LAZARILLE.

Pourquoi vous détourner?
Ce n'est pas vous, Monsieur, qui devez la donner;
Ou si c'est vous, de grand cœur j'y renonce.

D. PÈDRE.

Je vais chez dom Fernand, et j'y demeurerai:
Si l'auteur de la lettre exige une réponse,
Qu'il vienne m'y trouver, et je lui répondrai.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

LAZARILLE *seul.*

L'AIMABLE homme! l'heureux message!
Mais Béatrix!..... A peine je le croi.
Vivacité, maintien, langage!
Chez elle, en un instant, tout est nouveau pour moi.
Ce n'est plus elle, enfin; et jusqu'à son visage.....
Ah! le Seigneur Alonze arrive au bon moment.

SCÈNE X.

LAZARILLE, ALONZE.

ALONZE.

TANT mieux : d'un tel début je puis tout me promettre;
Et Lazarille aura rendu ma lettre.

LAZARILLE.

Vous l'avez dit.

ALONZE.

Heureux événement!

LAZARILLE.

Oh ! très-heureux.

ALONZE.

On l'a donc bien reçue ?

LAZARILLE.

On a fait des façons.

ALONZE.

Mais enfin on l'a lue ?

LAZARILLE.

Et commentée.

ALONZE.

Oui-dà ! c'est bon signe.

LAZARILLE.

Oh ! très-bon.

ALONZE.

Et comment a-t-on pris la proposition
De ce départ ?

LAZARILLE.

En m'en faisant une autre.

ALONZE.

Et de quoi donc ?

LAZARILLE.

De cent coups de bâton,

C'est pour mon compte ; et pour le vôtre,
Monsieur, il ne tiendra qu'à vous
D'attraper aussi quelque chose.

ALONZE.

Comment, maraut!

LAZARILLE.

Point de courroux :
Voilà, d'honneur, ce que vaut votre prose.

ALONZE.

Allons, tais-toi : tu n'es qu'un imposteur.

LAZARILLE.

Je dis vrai.

ALONZE.

Béatrix t'a fait quelque menace ?

LAZARILLE.

Pas Béatrix, mais son lecteur.

ALONZE.

Son lecteur!

LAZARILLE.

Un Monsieur, à qui, sur cette place,
Elle a sacrifié votre amoureux billet.

ALONZE.

Sacrifié!

LAZARILLE.

Le terme vous déplaît ;

Mais je vous dis ce qu'elle vient de faire,
Même en riant, contre son ordinaire.

ALONZE.

Je veux la voir.

LAZARILLE.

Comment ! on la cache à nos yeux.

ALONZE.

Je veux la voir, te dis-je, et lire dans son ame.

SCÈNE XI.

Les mêmes ; BÉATRIX.

BÉATRIX.

DE qui parlez-vous donc ?

ALONZE.

Ah ! vous voilà ! Madame.

LAZARILLE.

Par quel hazard êtes-vous en ces lieux ?

BÉATRIX.

Je le dois à mon frère ; à l'ardeur qui le porte
Sans-cesse, à me tyranniser.
Surveillant rigoureux, il n'a pas dû penser
Qu'il oublioit de fermer cette porte.

Cet oubli me rendoit toute ma liberté.
Avec plaisir j'en aurois profité ;
Mais par sagesse, par prudence,
A ce désir je faisois résistance ;
J'ai vû mon cher Alonze, et n'ai plus résisté :
Mon amour est plus fort que ma timidité.

ALONZE.

Et puis-je vous croire ? cruelle !
Lorsque de mes billets on fait si peu de cas !

BÉATRIX.

Et quels billets ?

LAZARILLE.

La demande est nouvelle !
Vous faites l'ignorante, et vous ne l'êtes pas.
Eh ! parbleu ! le billet qu'avec un soin extrême,
Je vous ai de sa part, rendu dans le moment,
Et qu'à dom Pèdre, à mes yeux même,
Vous avez confié fort indiscretement.

BÉATRIX.

A dom Pèdre !..... un billet !..... Seigneur, il déraisonne,
Et je n'ai rien reçu de lui.

ALONZE.

Que dites-vous ?

LAZARILLE *à part.*

Oh ! l'adroite friponne !

BÉATRIX.

C'est la première fois qu'il me parle aujourd'hui.

ALONZE.

C'est la première fois !

BÉATRIX.

Je vous le jure.

ALONZE.

Ah ! traître !

LAZARILLE.

Fort bien ; le tort sera de mon côté.

ALONZE.

Tu te jouois de ma crédulité !
Parles, qu'as-tu fait de ma lettre ?

LAZARILLE.

Je l'ai rendue.

ALONZE.

A qui ?

LAZARILLE.

Vous le savez très-bien ;
A Béatrix, morbleu ! je le soutien.

BÉATRIX.

Eh ! que vous ai-je fait ? pour chercher à me nuire.

Depuis long-tems vous connoissez mon cœur:
Il est bien malheureux, cela doit vous suffire
Pour ne pas m'envier un instant de bonheur.

LAZARILLE.

Qui n'y seroit pas pris!

ALONZE.

Tu prétends!....

LAZARILLE.

Rien, Seigneur.
Après ces beaux discours, je n'ai plus rien à dire.

ALONZE *à Béatrix.*

Qu'avez-vous? vous tremblez!

BÉATRIX.

Ce n'est pas sans raison.
A chaque instant je crains d'être surprise:
Si Mendoce arrivoit!....

LAZARILLE.

Adieu notre entreprise.
Il faut, vraiment, éviter tout soupçon,
Jusqu'au moment où vous pourrez soustraire
Béatrix au malheur que lui réserve un frère.

BÉATRIX.

Que dit-il?

ALONZE.

Qu'il faut fuir le plus affreux hymen.

BÉATRIX.

O ciel!... quoi ! dom Fernand ?...

LAZARILLE.

Prétend à votre main;
Et c'est chez lui qu'on doit vous en instruire.

BÉATRIX.

Mais mon frère, en effet, ce soir veut m'y conduire.

LAZARILLE.

Il faut nous y trouver, pour rompre leur dessein.

BÉATRIX.

Oui, sauvez Béatrix. Ah ! je vous en supplie,
Si vous m'aimez, mon amour, mon effroi,
Ma situation, tout vous parle pour moi ;
Et c'est à vous que Béatrix confie
Son repos, son bonheur, sa vie.
Oui, cher Alonze..... Ah ! ciel !

(Elle fuit.)

LAZARILLE.

Pourquoi quitter ces lieux ?

ALONZE.

Ah ! c'est lui, par prudence échappons à ses yeux.

(Il sort.)

LAZARILLE.

Encor !..... Cet accueil gracieux
Annonce la personne, et dit combien on l'aime.

SCÈNE XII.

LAZARILLE, MENDOCE.

MENDOCE.

D'où vient ce départ imprévu?
Quelqu'un s'enfuit; c'est Alonze..... lui-même.

LAZARILLE.

C'est bien lui que vous avez vu?

MENDOCE.

Oh! parbleu! j'en suis sûr.

LAZARILLE.

Je vous en félicite:
Moi, je ne suis plus sûr de rien.

MENDOCE.

Et moi, le voyant fuir si vîte,
Je le serois encor de tout votre entretien.
Oui, vous vouliez tromper, car votre savoir faire
Se réduit-là.

LAZARILLE.

Que voulez-vous, confrère?
Je ne fais qu'une chose, aussi je la fais bien.

MENDOCE.

MENDOCE.

Quelque soit cependant le soin qui vous occupe,
Vous serez fin, je le promets,
Lorsque vous me direz que je suis votre dupe.

LAZARILLE.

Je ne vous le dirai jamais.

MENDOCE.

Bannissez donc tout stratagême;
Et croyez un aveu peu fait pour consoler.
Alonze perd son tems, si c'est ma sœur qu'il aime.
Vous perdez le vôtre vous-même,
Si vous cherchez à lui parler.

(Il rentre.)

LAZARILLE.

Je ne le cherche plus... Ah! quel bonheur extrême!
Il n'a point vu sa sœur; bon. Il faut maintenant
Gagner Constance, entrer chez dom Fernand.
En nobles chevaliers, il faut venger nos dames,
Et punir les futurs, en épousant leurs femmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(La Scène est chez dom Fernand.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, ALONZE.

CONSTANCE.

PASSEZ vîte, Seigneur. Ma clef ?

ALONZE.

La voilà.

CONSTANCE.

Bon.

Et Lazarille est-il dans la maison ?

ALONZE.

Sans doute il est ici. Caché près de la porte,
Il attend pour vous voir que notre vieillard sorte.

CONSTANCE.

Comme il pourroit ne le pas voir sortir,
Je vous promets de l'aller avertir.

ALONZE.

Comment peut-il échapper à sa vue ?

CONSTANCE.

Cette maison a double issue.
Mais passez au jardin ; quand Béatrix viendra
J'irai vous y chercher.

ALONZE.

Son frère la suivra.

CONSTANCE.

Nous viendrons bien à bout de le tromper peut-être.
Allez-vous-en.

ALONZE.

Que de bontés !
Généreuse Constance !..... Ah ! comment reconnoître ?....

CONSTANCE.

Lazarille paîra tout cela. Mais partez.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CONSTANCE *seule.*

ALLONS, innocemment, il faut tromper deux hommes.
Ces messieurs là nous font ce que nous sommes ;
C'est pour les imiter que nous dissimulons.
Et cela sert si bien ! quelques mots, quelques mines,
Nous en faisons après tout ce que nous voulons.
Ils sont plus faux, mais nous sommes plus fines.

SCÈNE III.

CONSTANCE, D. FERNAND.

D. FERNAND.

QUELQU'UN est-il venu lorsque j'étois dehors ?

CONSTANCE.

Non, mon oncle.

D. FERNAND.

Tant mieux ; je sors.
Pendant ce tems, si vous voyez mon frère,
Dites-lui que je suis chez Firmin, mon notaire :

Que je puis y rester fort long-tems aujourd'hui,
Et qu'il m'obligera s'il veut passer chez lui.
Mais dom Pèdre excepté, ne recevez personne.

CONSTANCE.

Pas même Lazarille ?

D. FERNAND.

Eh ! non, sans contredit.

CONSTANCE.

Il dit tant qu'il vous aime !

D. FERNAND.

Et vous êtes si bonne !
Que vous croyez tout ce que l'on vous dit.
N'importe : c'est pour lui l'ordre exprès que je donne.
Je ne veux point qu'il vienne ici.

CONSTANCE.

Oh ! il n'y viendra pas.

D. FERNAND.

A merveille ! Constance.
Embrasse-moi.... C'est bien de m'obéir ainsi.
Je m'attendois à quelque résistance;
Cela m'auroit fâché, car je t'aime, et d'honneur,
Tous mes vœux sont pour ton bonheur :
J'y songe; oui, tu peux être heureuse.
Il s'agit d'une affaire... Oh ! mais, très-sérieuse,

D'un mariage, et j'ai presque promis.
C'est selon ta réponse. Heim? voyons, quelle est-elle?

CONSTANCE.

C'est selon le mari. Quel est-il?

D. FERNAND.

Le modèle
Et des amans, et des amis.
Devine.

CONSTANCE.

A ce portrait on reconnoît Mendoce.

D. FERNAND.

Justement. Tu souris? Bon, nous ferons la noce?

CONSTANCE.

Mais oui, si vous voulez.

D. FERNAND.

Comment! si je le veux!
Approchez, mon ami, vous êtes trop heureux.

SCÈNE IV.

Les mêmes ; MÉNDOCE.

CONSTANCE.

O CIEL !

MENDOCE.

Qu'a-t-elle donc ?

D. FERNAND.

Rien, rien ; c'est la surprise :
L'aveu coûte toujours, quoiqu'on soit bien éprise.
Au fait, vous obtenez tout ce que vous voulez.

CONSTANCE.

Pardon. Votre présence a droit de me surprendre.
Mais sur mes sentimens, vous pourriez vous méprendre ;
Croyez donc que je sens tout ce que vous valez.
(Elle sort).

SCENE V.

D. FERNAND, MENDOCE.

D. FERNAND.

QUELLE naïveté ! c'est l'innocence même.
Eh bien ? êtes-vous satisfait ?

MENDOCE.

Oui, mais ce prompt départ....

D. FERNAND.

Peut-être vous déplaît ?
Moi, j'y vois la pudeur d'un enfant qui vous aime.

MENDOCE.

Le croyez-vous ? Parlez-moi franchement.

D. FERNAND.

Quoi ! de la modestie.

MENDOCE.

Ou de l'expérience,
Qui m'avertit que raisonnablement
Je ne dois pas sitôt plaire à Constance.

D. FERNAND.

N'importe, ayez bonne espérance;
L'apparence est pour vous.

MENDOCE.

C'est peu que l'apparence.

D. FERNAND.

Dites que c'est beaucoup. Que d'époux, de nos jours,
N'en demandent pas plus, et ne l'ont pas toujours !

MENDOCE.

Comment ! vous voudriez !.....

D. FERNAND.

Laissons cela, beau-frère ;
Et ne disputons pas, quand nous pouvons mieux faire.
Songeons aux nœuds qui doivent nous unir.
Tout est réglé, Béatrix peut venir ;
Allez donc la chercher.

MENDOCE.

Paix.

D. FERNAND.

Pourquoi ce mystère ?

MENDOCE.

Ne retournez-vous pas encor chez le notaire ?

D. FERNAND.

J'y vais.

MENDOCE.

Eh bien, en sortant de chez lui,
Vous prendrez Béatrix pour la conduire ici.
J'y reste, moi.

D. FERNAND.

Pourquoi?

MENDOCE.

L'idée est raisonnable.
Partez; on me croira dehors de la maison;
Et cette erreur me sera favorable
Pour confirmer, ou détruire un soupçon...

D. FERNAND.

Le soupçon quel qu'il soit, me paroît ridicule.
Quoi! toujours défiant!

MENDOCE.

Et vous toujours crédule!

D. FERNAND.

Que voulez-vous? mon cher. Moi, je suis du vieux tems,
Et je me plais à croire, encore, aux bonnes gens.
(Il sort).

SCÈNE VI.

MENDOCE.

OH ! moi, qui n'y crois point, j'observe en homme sage :
Il s'agit aujourd'hui d'assez grands intérêts.
Mais on vient, cachons-nous ; je veux tout voir de près.
On doit ouvrir les yeux avant le mariage ;
On a le tems de les fermer après.
(Il se cache).

SCÈNE VII.

CONSTANCE, D. PÈDRE, LÉONORE, *avec une mantille.*

D. PÈDRE *à Constance.*

OUI, vous êtes ma nièce, et je m'en félicite.
Mais où donc est mon frère ? On diroit qu'il m'évite.

CONSTANCE.

C'est à regret, Seigneur, qu'il sort dans le moment.
Il vous verra toujours plus tard qu'il ne désire ;

Et si vous répondez à son empressement,
Comme il est près d'ici, l'on peut vous y conduire.

D. PÈDRE.

Oui, ne retardons pas un plaisir aussi pur;
(A Léonore).
Et vous, Madame, ici restez sans crainte.
Votre honneur et le mien y seront hors d'atteinte;
La maison fraternelle est un asile sûr.
(Il sort avec Constance).

SCÈNE VIII.

LÉONORE *seule.*

RESTONS..... Il sera plus tranquille.
Déjà suivant l'usage de Madrid,
Pour le flatter, j'ai pris, avec esprit,
Ce voile plus gênant qu'utile.
J'ai bien fait.... Sur des riens il faut savoir céder;
On s'assure au besoin le droit de commander.

SCÈNE IX.

LÉONORE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Oui, croyez-en, Madame, et dom Pèdre et Constance;
Cette maison.... Mais que vois-je? c'est vous!
Ah! méchante! et pourquoi gardiez-vous le silence?
Mais embrassez-moi donc.

LÉONORE,

Encor!

CONSTANCE.

Quelle froideur!
Pourquoi cet air glacé?

LÉONORE.

Pourquoi cette chaleur?

CONSTANCE.

Peut-être croyez-vous qu'épousant votre frère,
J'approuve ses projets, et veux votre malheur?
Rassurez-vous. Un mot va prouver le contraire.
(Avec mystère).
Il est là.

LÉONORE.

Qui ?

CONSTANCE.

Lui.

LÉONORE.

Qui ? lui !

CONSTANCE.

Votre amant, Alonze.

LÉONORE.

Alonze !

CONSTANCE.

Eh ! oui, vraiment. Et je cours le chercher ; le moment est propice.

LÉONORE.

Ma nouvelle parente aime à rendre service.

SCÈNE X.

LÉONORE, CONSTANCE, ALONZE.

ALONZE.

PAR quel bonheur me vois-je à vos genoux ?

LÉONORE.

Je l'ignore, Monsieur, mais qui donc êtes vous ?

ALONZE.

Ne le savez-vous pas ? un homme qui vous aime,
Et qui jure à vos pieds d'être toujours le même.

LÉONORE.

Et c'est dom Pèdre encor qui m'amène en ces lieux !

ALONZE.

Voyez-vous à regret l'amant le plus fidèle ?
Vous ne répondez pas !... Levez au moins les yeux.
Mais quels regards ! quelle froideur !... cruelle !
Et vous m'aimez !

LÉONORE.

Eh ! mais, il n'en est rien.

ALONZE.

Il n'en est rien ! et vous osez le dire !

LÉONORE.

Dois-je me fâcher ? dois-je rire ?
Quel est, enfin, le but d'un pareil entretien ?

ALONZE.

Faut-il le répéter ? Le seul but où j'aspire,
C'est de m'unir à vous par un lien chéri.

LÉONORE.

Que ferons-nous de mon mari ?

CONSTANCE.

Et quel mari ?

LÉONORE.

Le mien.

ALONZE.

Vous êtes mariée !

LÉONORE.

Me falloit-il votre consentement ?

CONSTANCE.

Mariée !

LÉONORE.

Oui.

CONSTANCE.

C'est donc dans le moment ?

LÉONORE.

Non, c'est depuis six mois.

CONSTANCE.

On l'a contrariée,
Et tant! et si souvent! qu'elle extravague enfin.

ALONZE.

Ma chère Béatrix, que votre erreur m'afflige!

LÉONORE.

Eh! mais, vous vous trompez, vous dis-je;
Je ne vous vis jamais, et le fait est certain.

ALONZE.

Ne vous souvient-il plus déjà de ce matin?
Oubliez-vous Alonze? Oubliez-vous la lettre
Que Lazarille avoit dû vous remettre?

LÉONORE.

Ah!

CONSTANCE.

Bon. Elle revient.

LÉONORE.

Elle étoit donc de vous,
Cette lettre, dont la lecture
A mis dom Pèdre en un si grand courroux?

ALONZE.

On a lu ce billet?

LÉONORE.

Oh! oui, je vous assure.

ALONZE.

Ah !.... Lazarille avoit raison.
Cela confirme un trop juste soupçon,
Oui, je n'en doute plus, sa tête est dérangée.

CONSTANCE.

Voilà pourquoi je la trouvois changée.

ALONZE.

Mais que fait Lazarille ?

CONSTANCE.

Il doit être à deux pas ;
Hélas ! nous nous aimons, et ne nous parlons pas.

ALONZE.

Il peut la secourir.

CONSTANCE.

Je l'oubliois bien vite.
Eh ! monsieur le barbier, sortez de votre gîte.

SCÈNE XI.

Les mêmes; MENDOCE.

CONSTANCE.

CIEL! c'est Mendoce!

MENDOCE.

Alonze et Béatrix!

CONSTANCE *à part.*

En pareil cas, il faut user d'adresse.
(Haut.)
Ah! ah! de mon amour le soupçon est le prix!
Vous vous cachez! soit: qu'avez-vous appris?
Que je protège leur tendresse?
J'en conviens..... Quand vous-même assurez mon bonheur,
N'est-il pas juste aussi de désirer le leur?

MENDOCE *à Léonore.*

Mais en ces lieux, qui vous a pu conduire?

LÉONORE.

Plaisante question! mon époux.

MENDOCE.

Votre époux!

LÉONORE.

Oui, dom Pèdre.

MENDOCE.

Dom Pèdre! Eh! que veut-elle dire?

ALONZE.

Nous sommes tous surpris.

LÉONORE.

Je le suis plus que vous.

CONSTANCE, *à Mendoce.*

Je vous en avertis, la tête est affoiblie.
Elle est folle, Seigneur.

ALONZE.

Paix donc, je vous supplie,
Ce mot peut l'irriter.

LÉONORE.

Vous vous moquez, je crois.
Folle et Française! On l'a vu quelquefois.
Oui, sous les traits d'une aimable folie,
On est plus gaie, et souvent plus jolie.
Folle est un nom, chez nous, dont on fait très-grand cas;
Je puis le devenir, mais je ne le suis pas.

CONSTANCE.

Quoiqu'elle en dise; hélas! sa folie est extrême;
Et si vous en doutez, voyez-la seulement.

MENDOCE.

Mais en effet, son œil n'est plus le même ;
Son teint s'anime.

ALONZE.

Au moins parlez-lui doucement.

MENDOCE.

Ma sœur, croyez un frère qui vous aime,....

LÉONORE.

Vous! mon frère! ah! rayez ce point.

MENDOCE.

Quoi! je ne suis pas votre frère!

CONSTANCE.

Non vraiment..... ne l'obstinez point.

ALONZE.

Que son état me désespère!

LÉONORE.

Vous me plaignez, je crois.

ALONZE.

Je suis à vos genoux.

MENDOCE.

Et devant moi!

CONSTANCE.

Laissez-le faire.

LÉONORE.

Ah! c'en est trop.... Madame, c'est à vous
Que dom Pèdre m'a confiée.
Il n'est qu'un seul moyen d'être justifiée,
Conduisez-moi vers mon époux.

CONSTANCE.

Attendez-le.

LÉONORE.

Non, non.

ALONZE.

Un moment.

LÉONORE.

Quelle audace!
Quoi! vous me retenez!

MENDOCE.

Modérez-vous, de grace,
Ma chère sœur.

LÉONORE.

Quel air de bonne foi!
En vérité, j'éclate malgré moi.

CONSTANCE.

Ah! la voilà qui rit.

MENDOCE.

Bon. Je vois le mystère.
Ce sont quelques vapeurs, l'air seroit salutaire.

ALONZE.

Le jardin est ouvert, conduisez-y ses pas.

CONSTANCE.

Venez, vous serez plus tranquille.

LÉONORE.

Puisqu'il faut mon époux pour quitter cet asile,
Allons, j'espère au moins qu'on ne me suivra pas.
Et vous, sans disputer sur la raison d'un autre,
Messieurs, tâchez plutôt de retrouver la vôtre.
(Elle sort avec Constance).

SCÈNE XII.

ALONZE, MENDOCE, CONSTANCE.

ALONZE.

DE vos rigueurs vous voyez-là l'effet.
Laissez-vous donc fléchir. Cet hymen n'est point fait;
Alonze ou dom Fernand, l'avantage est le même.
Que la raison décide, en pareil cas;

Il est riche, il est vrai, mais on ne l'aime pas.
Mes droits sont plus réels; je suis riche, et l'on m'aime.

(A Constance).

Eh bien, est-elle mieux?

CONSTANCE.

Je m'en flatte, du moins.
Que cette sœur mérite bien nos soins!
Ne l'affligez donc plus. Si vous voulez me plaire,
Il m'en faut une preuve, une preuve très-claire,
Mais dont ma main sera le prix:
En un mot, c'est d'unir Alonze et Béatrix.

MENDOCE.

Je le voudrois en vain.

ALONZE.

Je suis sûr du contraire.

CONSTANCE.

Mon orgueil souffriroit, s'il étoit refusé;
Et vous juger alors seroit aisé:
On n'est pas bon époux, quand on est mauvais frère.
Eh bien?

MENDOCE.

Je refuse à regret,
Et ne le fais, vraiment, que pour votre intérêt;
Car le mien....

CONSTANCE.

Je le sais ; vous négligez le vôtre.
Mais l'intérêt s'y trouve, et pour l'un, et pour l'autre.
Calculez un moment. Mon oncle a de gros biens.
De ces biens-là, l'hymen prive à jamais les siens,
C'est une vérité constante ;
Mais si vous unissez Alonze, et son amante,
L'oncle reste garçon ; sa fortune est à nous,
Et cette vérité, vaut bien l'autre, pour vous.

MENDOCE.

Oui, la réflexion me paroît excellente.

CONSTANCE.

Et vous cédez ? Je suis contente.

MENDOCE.

Non. Je crains....

CONSTANCE.

Montrez-nous plus de soumission.
Mais voici dom Fernand, de la discrétion.

SCÈNE XIII.

Les mêmes ; D. FERNAND, BÉATRIX.

ALONZE.

AH! c'est elle ; je sors de mon inquiétude.

D. FERNAND.

Vous me louerez, je crois, de mon exactitude.

ALONZE *à Béatrix.*

Comment vous trouvez-vous ?

BÉATRIX *regardant Alonze.*

Mieux que je n'espérois.

D. FERNAND.

A quelques pas d'ici, j'ai trouvé mon notaire :
Et quatre mots terminant nôtre affaire,
Je reviens aussi-tôt que je le désirois.
(Regardant Alonze).
Quel est cet étranger ?

CONSTANCE *montrant Mendoce.*

C'est Monsieur qui l'amène.

MENDOCE.

Moi !

CONSTANCE.

(Bas).

Convenez-en donc... Ou je romps avec vous.
Voulez-vous pour un mot m'attirer son courroux ?

MENDOCE.

Puisque vous l'exigez... Il faut que j'en convienne.

D. FERNAND.

Vous faites des façons, je ne sais pas pourquoi.

MENDOCE.

Pardon....

D. FERNAND.

Vous vous moquez ; c'est trop d'honneur pour moi.

ALONZE.

Je reste pour répondre à votre politesse.

MENDOCE.

Si cela vous gênoit, cependant....

CONSTANCE.

Oh ! non, non.
N'est-il pas vrai, mon oncle ?

D. FERNAND.

Oui, ma nièce a raison.
Je ne puis approuver tant de délicatesse.
Il suffit que Monsieur soit un de vos amis ;

Conduit ici par vous, il est sûr d'être admis,
Et sa présence ajoute à notre fête.
(A Béatrix).
N'êtes-vous pas de mon avis ?

BÉATRIX.

Assurément.

D. FERNAND.

Qu'elle est honnête !

BÉATRIX.

Mon frère, expliquez-moi.....

MENDOCE.

Mon frère ! en ce moment,
Je le suis donc ! Fort bien ; jouez l'étonnement.
Oui, je le vois ; vous êtes bien honteuse !

BÉATRIX.

De quoi donc ?

MENDOCE.

Paix : vous êtes trop heureuse.

BÉATRIX *à Alonze.*

Mon frère est-il pour nous ?

D. FERNAND.

Qu'est-ce donc ? s'il vous plaît.

MENDOCE.

Oh ! maintenant on peut vous mettre au fait;
Elle est mieux.

D. FERNAND.

Elle est mieux !

MENDOCE.

C'est une bagatelle,
Un léger accident sans suite et sans douleur,
Qu'en votre absence, a ressenti ma sœur.

D. FERNAND.

En mon absence ! quoi ! chez elle !

MENDOCE.

Eh non ! chez vous.

D. FERNAND.

Vous plaisantez, je croi;
Cela ne se peut pas, elle arrive avec moi.

Tous.

Elle arrive !

D. FERNAND *à Mendoce.*

Le fait ne doit point vous surprendre,
Vous ! qui m'avez chargé tantôt de l'aller prendre.
Elle hésitoit d'abord à marcher sur mes pas :
Enfin, on m'a suivi.

BÉATRIX *regardant Alonze.*

Je ne m'en repens pas.

CONSTANCE.

Quoi! dom Pèdre en ces lieux ne vous a pas conduite ?

BÉATRIX.

Je ne le vis jamais.

D. FERNAND.

Eh bien ?

MENDOCE.

Vous persistez !
Je pardonne à ma sœur quelques discours sans suite;
Mais vous, docteur, mais vous!

D. FERNAND.

D'honneur, vous m'irritez.

CONSTANCE.

Je puis vous assurer.....

D. FERNAND.

Et vous aussi ! Sortez.
(Constance sort.)
Vous avez juré, tous, de me mettre en colère.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

Les mêmes ; D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

AH ! je vous trouve enfin ; embrassons-nous, mon frère.
J'ai cru ne vous revoir jamais :
N'espérez pas que désormais
Je vous attende encor chez un notaire.

D. FERNAND.

Pourquoi, chez moi, ne pas venir aussi ?
Vous vous seriez évité cette peine.

D. PÈDRE.

J'y suis passé d'abord. La preuve en est certaine,
Car j'ai laissé ma femme ici.

D. FERNAND.

Où donc est-elle ? je vous prie.

D. PÈDRE *montrant Béatrix.*

Eh ! mais vous la voyez.

D. FERNAND.

Comment !

ALONZE.

Est-ce qu'il connoit sa folie ?

MENDOCE.

On l'aura prévenu.

D. PÈDRE *lit.*

Mais quel étonnement !
(A Béatrix.)
N'avez-vous donc pas dit que vous étiez ma femme ?

MENDOCE.

Si fait vraiment... d'abord on ne vouloit que vous;
Mais à présent elle a changé de gamme :
Votre hymen est rompu.

D. FERNAND.

Déraisonnez-vous tous ?

D. PÈDRE *à Béatrix.*

Auriez-vous pu nier que je sois votre époux ?

BÉATRIX.

Vous mon époux !

MENDOCE *à D. Fernand.*

Mais faites-le donc taire.

D. FERNAND.

Allons, n'en parlons plus, mon frère.

D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

N'en plus parler!... Mais vous! Madame, vous!
Pourquoi d'un jeu cruel me rendre la victime?
Expliquez-vous; quel est mon crime?
Seroit-ce un mouvement jaloux?
Il est excusable peut-être,
(A Alonze.)
Oui, seigneur, un Alonze, un traître,
Ose lui proposer d'abandonner ces lieux!
Ah! du moins à mes yeux s'il avoit pu paroître!...

MENDOCE.

Il ne se cache pas; c'est un audacieux.....

ALONZE.

Paix... s'il le faut sans doute il se fera connoître;
Mais jusque-là respectez... les absens.

D. PÈDRE *à Béatrix.*

Et vous, pardonnez-moi. J'eus des torts, je le sens.
Mais l'amour m'aveugloit; oubliez-les, cruelle!
Reconnoissez enfin dans un amant fidelle
Un époux qui vous aime autant qu'on peut aimer.

MENDOCE *à D. Fernand.*

Revient-il à Madrid pour se faire enfermer?

D. FERNAND *à D. Pèdre.*

Dites-moi depuis quand ce mal là vous afflige?

SCÈNE XV.

Les mêmes; CONSTANCE.

CONSTANCE.

MESSIEURS, grande nouvelle. Oui, tout est éclairci;
Mon oncle avoit raison, et nous l'avions aussi.
Venez, il faut le voir, pour croire un tel prodige.

BÉATRIX.

Dites-nous ce que c'est?

CONSTANCE.

Je le dirois en vain.
Suivez-moi tous, il faut le voir vous dis-je.

D. FERNAND.

Mais où donc?

CONSTANCE *s'en allant.*

Au jardin, au jardin, au jardin.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(La Scène est dans le jardin. Il y a un pavillon à la gauche de l'acteur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZARILLE, CONSTANCE.

LAZARILLE *seul, fermant le pavillon.*

Ils sont partis. Ah! je respire..... Eh bien?

CONSTANCE.

Rassure-toi, mon cher, on ne sait rien.

LAZARILLE.

Bon. Mais toi! toi! faire une telle école!
Aller crier, comme une folle,
Au jardin! au jardin! On t'y suit; par bonheur,
Je m'y trouvois alors, seul avec Léonore.
Je savois le secret, mais je voulois encore
Que tout le monde, ici, demeurât dans l'erreur.
J'emmène la française, et sans être apperçue,
Se prêtant elle même à mon intention,
Elle vient avec moi jusqu'en ce pavillon
Où je la fais entrer; personne ne l'a vue.

CONSTANCE.

Pourquoi ? C'est qu'arrivant la première en ces lieux,
Tes gestes expressifs de loin frappent mes yeux.
Et jugeant qu'il falloit user ici de ruse,
Moi, j'ai payé mes gens d'une mauvaise excuse.

LAZARILLE.

Et que leur as tu dit ?

CONSTANCE.

Pour te le répéter,
Nous sommes trop pressés : j'ai su les contenter.

LAZARILLE.

Ainsi donc du secret je suis encor le maître.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens pas de mon étonnement :
Quelle ressemblance !

LAZARILLE.

Oui vraiment.
Mêmes traits, même voix ; c'est à les méconnoître.

CONSTANCE.

Un semblable prodige est le premier peut-être.

LAZARILLE.

Il arrive au moins rarement.
L'essentiel à présent, ce me semble,
C'est d'empêcher qu'on ne les voie ensemble.

CONSTANCE.

Et tu prétens.....

LAZARILLE.

Servir deux cœurs bien amoureux;
Et par un double hymen nous rendre tous heureux,
En profitant de cette ressemblance.

CONSTANCE.

Léonore avec nous voudra-t-elle s'unir?

LAZARILLE.

J'ai tant prié, tant, tant, que j'en ai l'espérance.
J'ai cru d'abord ne pouvoir l'obtenir;
Mais Léonore enfin, française et généreuse,
N'a pu savoir Béatrix malheureuse,
Sans désirer l'unir à son amant.
Il nous reste à brouiller Mendoce et dom Fernand.
Sur-tout, songe au secret.

CONSTANCE.

Il est impénétrable.
La vérité, d'ailleurs, est si peu vraisemblable,
Qu'il est aisé de la cacher.
Adieu, car je craindrois qu'on ne me vînt chercher.

LAZARILLE.

Mais tu ne m'as rien dit encore pour moi même;
Çà de mes intérêts parlons à notre tour.

CONSTANCE.

Non, non. Réussissons plutôt... Lorsque l'on s'aime,
Il vaut mieux s'épouser, que se parler d'amour.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LAZARILLE, LÉONORE.

LAZARILLE.

AH! c'est suivant comme on choisit sa femme.
(Il ouvre le pavillon.)
Ne craignez rien; nous sommes seuls, Madame.

LÉONORE *sortant du pavillon.*

Ah!... nous pouvons enfin parler en liberté.

LAZARILLE.

Béatrix va devoir tout à votre bonté.

LÉONORE.

Elle me touche, et je sens que je l'aime.
Je crois que la servir, c'est me servir moi-même.
J'hésite cependant.....

LAZARILLE.

Bon! vous voulez railler.
Lorsqu'au bonheur commun nous allons travailler,
Le trop d'égards deviendroit ridicule.
En intriguant un peu.....

LÉONORE.

Qui? moi!

LAZARILLE.

Quel vain scrupule !
L'intrigue est une mine, où chacun peut fouiller.
Si nous trompons Fernand, c'est pour son avantage.
Foible comme un enfant, digne d'être interdit,
C'est presque malgré lui qu'il fait ce mariage ;
Il se croit amoureux parce qu'on le lui dit.
Il faut donc le trahir si l'on veut qu'il soit sage.
Allons, un peu de fermeté.
Pour Mendoce sur-tout point de fausse indulgence ;
Béatrix, par ma voix, vous remet sa vengeance ;
Traitez-le donc avec sévérité.
Vous ne pouvez, en conscience,
Pousser trop loin les droits de parenté.
Et que sait-on ? cela peut être utile.

LÉONORE.

Puis, tourmenter un homme est chose si facile !

LAZARILLE.

Bon. Le voici déjà !

SCÈNE III.

Les mêmes ; MENDOCE.

MENDOCE *à Léonore.*

Vous ici ! depuis quand ?
Qu'y faites-vous ?

LÉONORE.

Que vous importe ?

MENDOCE.

Voilà du nouveau maintenant !

LAZARILLE.

Oui, la réponse est un peu forte.

MENDOCE.

Que vois-je ! Lazarille encor chez dom Fernand !

LAZARILLE.

Si j'y suis, c'est à sa prière.

MENDOCE.

Et pourquoi s'il vous plaît ? Quels besoins si pressans ?....

LAZARILLE.

Je viens raccommoder les têtes de céans.

LÉONORE.

Vous pouvez commencer par celle de mon frère.

MENDOCE.

Béatrix! Béatrix !

LÉONORE.

Je sais mon nom. Après.

MENDOCE.

Pour mon repos, et pour vos intérêts,

Quittez un ton dont ma bonté se lasse.
Ne pouvez-vous rester un seul instant en place?
On vous trouve par-tout!

LÉONORE.

Je le fais bien exprès.
C'est à votre bonté que je dois ma folie;
Pour m'en venger, moi, je me multiplie.

LAZARILLE *à Mendoce.*

N'en doutons plus, c'est un nouveau transport.

MENDOCE.

Je le crains bien.

LÉONORE,

Vous avez tort,
Car je ne fus jamais si raisonnable.

MENDOCE.

Et vous osez! morbleu!....

LÉONORE.

Point de courroux.
Si vous faites du bruit, j'en ferai plus que vous.

LAZARILLE.

Mon cher ami, cette sœur est un diable.

MENDOCE *à Léonore.*

Savez-vous à qui vous parlez?
Le savez-vous?

LÉONORE.

Le savez-vous, vous-même ?
Ce n'est plus cette sœur, dont la foiblesse extrême
La rend toujours soumise à ce que vous voulez.
Non; l'excès de vos torts règle enfin ma conduite,
Et je veux vous traiter selon votre mérite.

MENDOCE.

Mes torts ! mes torts ! ah ! d'honneur, je m'y perds.
Eh bien, voyons, expliquez-les de grace.
Quels sont ces torts ?

LÉONORE *avec embarras.*

Qui ? moi ! que je vous les retrace ?...
(D'un ton plaintif.)
Hélas ! c'est bien assez de les avoir soufferts !

MENDOCE.

Mais quels sont-ils encor ? Parlez, je vous écoute.

LÉONORE.

Vous les savez, mon frère, et mieux que moi sans doute.

MENDOCE.

Non. Que vous ai-je fait ?

LÉONORE *riant.*

Oh ! rien assurément.

MENDOCE.

Et vous riez !

LÉONORE.

C'est bien le moins vraiment.
Vous grondez à plaisir, moi je ris à mon aise.
Vous faites l'espagnol, et je fais la française.
Une française agit sans compliment :
Quand quelqu'un lui déplaît, elle part promptement ;
Adieu.... sur-tout, mettez-vous dans la tête,
Que trop questionner fut toujours mal honnête ;
Qu'il n'est plus tems de me faire la loi ;
Qu'un frère tel que vous, est moins que rien pour moi ;
Enfin, que mon œil se déssille.
Vous prenez un ton, je le prends ;
Ce qu'on me prête, je le rends :
Et je ne suis d'une famille,
Que pour désoler mes parens.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MENDOCE, LAZARILLE.

MENDOCE.

Pour la première fois, je n'ai su que répondre :
Une telle sortie a droit de me confondre.

LAZARILLE *rentrant dans la coulisse.*

Ne nous écartons pas, afin d'en profiter.

MENDOCE.

Lazarille lui seul aura pu l'exciter.

SCÈNE V.

MENDOCE, D. FERNAND.

D. FERNAND.

ÇA, que décidons-nous? Voici notre notaire.

MENDOCE.

Ah! pour rien décider, je suis trop en colère.

D. FERNAND.

Et contre qui le seriez-vous?

MENDOCE.

Parler de la sorte à son frère!

D. FERNAND.

Quoi! Béatrix?... C'est votre faute, aussi.
A chaque instant votre humeur la désole;
Tantôt, encor, vous la traitiez de folle.

MENDOCE.

En me traitant si mal, elle ne l'étoit point.

D. FERNAND.

Je le crois. Mais enfin, voyons de point en point
Ce qu'elle a pu vous dire.

MENDOCE.

Eh ! mille impertinences.

D. FERNAND.

Dans tout cela, parloit-elle de moi ?

MENDOCE.

Oh ! non, du tout.

D. FERNAND.

S'il est ainsi, je croi
Qu'on peut lui pardonner quelques inconséquences.
J'ignore, cependant, vu sa timidité,
Ce qui l'a pu porter à cette extrémité.
Il est bien vrai qu'un rien fait changer une fille.
Peut-êtred es conseils....

MENDOCE.

Oui, ceux de Lazarille.

D. FERNAND.

Quoi, l'auroit-elle vu ?

MENDOCE.

Belle demande !

D. FERNAND.

Et quand ?

MENDOCE.

Tout à l'heure.

D. FERNAND.

Où ?

MENDOCE.

Chez vous, à cette même place ;
Et par votre ordre, enfin.

D. FERNAND.

Mendoce !

MENDOCE.

Dom Fernand !

D. FERNAND.

Ne nous emportons pas, de grace.

MENDOCE.

Quoi ! vous ne l'avez pas envoyé chercher !

D. FERNAND.

Moi !
Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

MENDOCE.

Il l'a juré, pourtant.

D. FERNAND.

Il aura voulu rire.

MENDOCE.

Le fourbe !... Oui, docteur, je le voi,
De notre sotte confiance,

La trahison devient le prix.
La ruse de votre Constance,
La conduite de Béatrix,
Tout le prouve; tout veut qu'on punisse l'offense.
Elles se souviendront de m'avoir outragé!
Le notaire est ici; ce mot calme mon ame;
Oui, que dès aujourd'hui, l'une soit votre femme,
Que l'autre soit la mienne, et je serai vengé.
(Il sort).

SCÈNE VI.

D. FERNAND, LAZARILLE.

D. FERNAND.

Qu'il est bien disposé pour entrer en ménage!
Dans cette occasion, je veux être plus sage;
Ne rien précipiter, et tout approfondir.

LAZARILLE *à part.*

Le notaire est à nous, j'ai su le prévenir.
(Haut.)
Dom Fernand voudra-t-il reçevoir mon hommage?

D. FERNAND.

Que vois-je! encore ici!

LAZARILLE.

Tout prêt à vous servir.

D. FERNAND.

Me servir! imposteur! allons, vîte, qu'on sorte.

LAZARILLE.

Je vous offre mon zèle, et vous m'offrez la porte!
Ah! docteur, vous seriez et plus juste, et plus doux,
Si vous saviez combien je m'intéresse à vous!

D. FERNAND.

Oh! vous êtes trop bon.

LAZARILLE.

C'est mon défaut; n'importe,
Je ne veux point m'en corriger,
Et je ne viens ici que pour vous obliger.
Votre contrat de mariage
Est-il signé?

D. FERNAND.

Non.

LAZARILLE.

Ne le signez point.

D. FERNAND.

Pourquoi?

LAZARILLE.

Croyez que je suis sage
Lorsque j'insiste sur ce point;
Et jugez si l'avis mérite qu'on le blâme.

La

La raison brille en vous, c'est une vérité :
Mais vous ne seriez point fâché que votre femme
En eût aussi de son côté,
N'est-ce pas ?

D. FERNAND.

Que voulez-vous dire ?

LAZARILLE.

Un fait dont ses accès auroient dû vous instruire ;
Enfin, que Béatrix a perdu la raison,
Et que Mendoce veut, pour vous prouver la sienne,
Vous charger d'une folle, et de sa guérison.
Heim ? pensez-vous qu'il y parvienne ?

D. FERNAND.

Eh ! mais, morbleu ! Béatrix est céans ;
Et démentant un récit infidèle,
Depuis une heure, agit et parle avec bon sens.

LAZARILLE.

Je le crois bien ; il est toujours près d'elle.

D. FERNAND.

Qui ?

LAZARILLE.

L'ami de Mendoce : on peut le remarquer.

D. FERNAND.

Qu'importe qu'il soit là ?

LAZARILLE.

Je vais vous l'expliquer.
De tous les tems, docteur, chez une belle,

Le cœur avec la tête eut de très-grands rapports.
Je puis vous en convaincre, et sans beaucoup
d'efforts;
Chez Béatrix, la preuve en est incontestable.
Quand son cœur est content, sa tête est rai-
sonnable.
Que son ami la quitte, il n'en est plus ainsi;
Bientôt son ame souffre, et sa raison s'altère.
Eh! tenez, tout à l'heure, elle étoit seule ici,
Elle a fait, sans motif, une scène à son frère!.....

D. FERNAND.

Et forte, encor!

LAZARILLE.

Vous le savez!.... eh bien?
Dites après que je vous en impose.

D. FERNAND.

Mais quel est cet ami? son nom?

LAZARILLE.

C'est autre chose;
Lorsque vous le saurez, vous ne nierez plus rien.
Il s'appelle..... Eh parbleu! le voici qui s'avance.

SCÈNE VII.

Les mêmes ; ALONZE.

LAZARILLE.

Approchez, approchez. Le seigneur dom Fernand
Sait ce que Béatrix doit à votre présence.
Vos talens sont connus; votre nom, maintenant ?

D. FERNAND.

Vous me pardonnerez, peut-être,
La question que l'on vous fait pour moi ;
Il est permis de désirer connoître
Les gens que l'on reçoit chez soi.

ALONZE *bas à Lazarille.*

C'est trop juste, Monsieur, et je.... Quel nom
lui dire ?

LAZARILLE.

Parbleu ! le vôtre.

D. FERNAND.

Oui, daignez m'en instruire.

ALONZE.

Puisqu'il le faut absolument,
Monsieur, je m'appelle.... Gusman.

LAZARILLE.

Non, Monsieur.

ALONZE *bas.*

Tais-toi donc. Tu nous perds, misérable !

LAZARILLE.

Oh ! vous avez beau parler bas ;
Tous vos signes, Monsieur, ne me gagneront pas.
Vite ; déclinez-nous votre nom véritable.

ALONZE.

Quoi ! tu veux ! scélérat !....

LAZARILLE.

Oui, vous avez raison ;
Je suis un scélérat, mais dites votre nom.

ALONZE.

Eh bien, Monsieur, je vais vous satisfaire ;
Je me nomme Alonzo. Ce nom seul, je le sens,
Doit exciter votre colère.
Mais apprenez aussi quel est le téméraire,
Qui, malgré vous, m'introduisit céans.
Cet insolent, ce malheureux, ce traître.....

LAZARILLE.

C'est Mendoce.

ALONZE.

Mendoce !

LAZARILLE.

Il le niera, peut-être.

D. FERNAND.

Non : Mendoce lui-même est convenu du fait.

LAZARILLE.

C'est très-heureux.

D. FERNAND.

Mais en effet,
J'en aurois accusé tout autre.

LAZARILLE.

Moi, le premier.

D. FERNAND.

(A Alonze):
Pardon.... Quelle audace est la vôtre !

ALONZE.

Quoi, Monsieur !....

LAZARILLE *bas.*

C'est assez.

ALONZE.

Non.

LAZARILLE *bas.*

Je vous suis vendu.

ALONZE.

Non; je veux vous prouver....

LAZARILLE *bas.*

Paix; ou tout est perdu.

ALONZE *hésitant.*

Que.....

LAZARILLE.

Que.... Le voyez-vous ? il ne sait plus que dire.
Allez, allez, le seigneur dom Fernand
De vos discours se contente de rire.
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant ;
Parlez de Béatrix, du malheur qu'on redoute.

D. FERNAND.

Oui, dissipez ou comblez mon effroi.

LAZARILLE *à Alonzo, qui le regarde.*

Dites la vérité.

D. FERNAND.

Sans doute :
Vous ne risquez rien avec moi.

LAZARILLE.

Oh ! rien du tout.

ALONZE.

Que ne suis-je le maître
De vous cacher ce funeste accident !

LAZARILLE.

Vous l'entendez.

D. FERNAND.

Quoi ! cela pourroit être !
Sa tête ?.....

ALONZE.

Il est trop vrai. Quelquefois cependant
Sa raison semble reparoître.

D. FERNAND.

Graces à vous.

ALONZE.

A moi ! Monsieur. Hélas !

LAZARILLE.

Il est modeste ; il n'en conviendra pas.
Epousez-la toujours ; pour guérir sa folie,
Monsieur viendra lui tenir compagnie.

D. FERNAND.

Non, non. Mais ce Mendoce agir si faussement !
Ah ! je vais le traiter de la bonne manière !

ALONZE.

Que je crains l'éclaircissement !

D. FERNAND.

Non. Fiez-vous à moi.... Suivez-moi seulement.

LAZARILLE *à Alonze, en s'en allant.*

Je vous réponds de tout, si vous savez vous taire.

SCÈNE VIII.

Les mêmes; D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

AH! c'est vous que je cherche; il faut absolument....

D. FERNAND.

Pardon. Dans un moment je suis à vous, mon frère.

(Il sort).

D. PÈDRE *à Alonze.*

Qu'a-t-il?

ALONZE.

Pardon, Monsieur, je le suis.

(Il sort).

D. PÈDRE.

Quel mystère!

(A Lazarille).

Expliquez-moi du moins....

LAZARILLE.

Encor pardon;
Mais je dois éviter toute explication.

(Il sort).

SCÈNE IX.

D. PÈDRE.

JE ne comprends plus rien à tout ce qui m'arrive,
Et crains de partager un tel égarement.
Avec ma femme, encor dans le moment,
Je viens d'avoir la scène la plus vive.
Vainement, j'ai voulu désarmer sa rigueur.
Ah! quand de mon bonheur l'ingrate peu jalouse,
S'obstine à refuser le nom de mon épouse,
Dois-je accuser sa raison ou son cœur?

SCÈNE X.

D. PÈDRE, LÉONORE.

LÉONORE *se mettant à rire.*

AH! ah! c'est votre tour, et d'où vient ce délire?
Mais quels regards! comment! je crois que vous boudez!....
Dites-m'en la raison.

D. PÈDRE.

Vous me la demandez!
Après ce qu'à l'instant vous venez de me dire!

LÉONORE.

Je viens de vous parler !..... Tenez, je m'en
doutois ;
Et j'accours tout exprès pour que l'on me pardonne :
Si j'ai des torts, pourtant..... Je suis vraiment trop
bonne.
Eh bien ? dites-moi donc comment je vous traitois.

D. PÈDRE.

Vous l'ignorez !

LÉONORE.

Plus que personne ;
Vous pouvez cependant croire à mon repentir.

D. PÈDRE.

Non ; après vos discours vous devez me haïr.

LÉONORE.

Voilà bien les maris ! oui, voilà leur système !
On ne peut leur parler avec un peu d'aigreur.
Eh ! Messieurs, quelle est votre erreur !
On flatte ceux qu'on trompe, on gronde ceux qu'on
aime.

D. PÈDRE.

M'aimez-vous à présent ?

LÉONORE.

Oui, je n'aime que vous.

D. PÈDRE.

Et vous reconnoissez que je suis votre époux !

LÉONORE.

Depuis six mois je dois en être sûre.

D. PÉDRE.

Mais pourquoi donc tantôt ?...

LÉONORE.

Pardon, c'est un secret ;
Si vous étiez instruit, vous seriez indiscret.
Mais que cet entretien vous calme et vous rassure.

SCÈNE XI.

Les mêmes ; ALONZE, LAZARILLE, MENDOCE, D. FERNAND, un Notaire.

D. FERNAND.

AH ! Monsieur le barbier ! vous vouliez me tromper !

MENDOCE.

C'est vous plutôt, qui vouliez me duper !
Mendoce est franc, loyal, honnête homme....

LAZARILLE *l'arrêtant.*

Confrère,
On ne doit avancer que ce qu'on peut prouver.

MENDOCE.

Mais quel égarement pouvez-vous lui trouver ?

D. FERNAND.

La question redouble ma colère.

MENDOCE.

Quelle obstination !

D. FERNAND.

Quelle mauvaise foi !
Me donner une folle ! et pour ma femme ! à moi !

LÉONORE.

Je suis de votre avis ; cela n'est pas honnête.

MENDOCE.

Réproches déplacés. Eh ! docteur, entre nous,
Si quelque chose a pu troubler sa tête,
C'étoit la peur de vous voir son époux.

D. FERNAND.

Et pourquoi donc me la proposiez-vous ?
Je me rendois justice, et l'avois refusée.

LAZARILLE *bas à Léonore.*

Cet aveu nous absout, je croi.

D. FERNAND.

Mais comme il lui tardoit que je l'eusse épousée,
Pour m'aveugler, il introduit chez moi
(Montrant Alonze).
Dom Al..

LAZARILLE.

Paix, docteur.

D. FERNAND.

Non....

LAZARILLE.

Paix ; je vous en supplie ;
Trop de détails brouillent plus que jamais.

D. PÈDRE.

Oui. Permettez plutôt qu'on vous réconcilie.

LÉONORE *à dom Pèdre.*

Eh! non.

MENDOCE.

Ne craignez rien ; j'ai rompu pour la vie.
(A dom Fernand).
Voilà votre contrat. et le cas que j'en fais.
(Il le déchire).

LAZARILLE.

A vous l'autre, docteur; il est là tout exprès.

MENDOCE *à dom Fernand.*

Oui ; vous pouvez donner Constance à Lazarille :

D. FERNAND.

Et vous pouvez unir Alonze et Béatrix.

MENDOCE *à Alonze.*

Demain, de votre amour, que ma sœur soit le prix.

D. FERNAND. *à Lazarille.*

Vous, dès ce soir, soyez de la famille.

LAZARILLE *au Notaire.*

Eh vîte, dressez-nous deux contrats.

LE NOTAIRE.

Les voici :
Pour les remplir tous deux, j'ai ce qu'il faut ici.
Signez, Madame.

LÉONORE.

Non.

ALONZE.

Qu'est-ce qui vous arrête ?

LÉONORE.

Que diroit mon époux ?

D. FERNAND.

Encor! la bonne tête !

LÉONORE.

Oh ! fort bonne.

MENDOCE.

Signez, ma sœur, je le permets.

LÉONORE.

Non; je ferois un faux, en signant pour moi-même.
(A Alonze).
Rassurez-vous, pourtant, je sais que l'on vous aime;

Il vous faut une épouse, et je vous la promets.
(A dom Fernand).
Pour ma main et mon cœur, ils sont à votre frère.

D. PÈDRE.

Dom Pèdre, en cet instant, vous croit de bonne foi ;
Mais peut-être bientôt direz-vous le contraire.

LÉONORE.

Non ; ne me quittez pas, et je réponds de moi.
(Elle sort avec dom Pèdre).

SCÈNE XII.

MENDOCE, D. FERNAND, LAZARILLE, ALONZE.

MENDOCE.

(A Alonze).

PARDON. De vos bontés Béatrix est indigne.
Mais suivons-la.

LAZARILLE.

Restez. Vous dérangeriez tout.

MENDOCE.

Je prétends la réduire, et je veux qu'elle signe.

LAZARILLE.

Signez d'abord..... Après, nous en viendrons à bout.

(A Alonze). *(A Mendoce).*

Rejoignez-la, Seigneur. Et vous, laissez le faire;
Elle écoutera mieux son amant que son frère.

(Alonze sort).

SCÈNE XIII.

D. FERNAND, MENDOCE, LAZARILLE.

LAZARILLE *à Mendoce.*

CONVENEZ maintenant que vous êtes heureux.
De Béatrix le bonheur seul l'occupe:
Il faut ma foi, qu'il soit bien amoureux.

D. FERNAND.

Dites le mot; il faut qu'il soit bien dupe.

MENDOCE.

Il n'est pas le seul ici bas.

LAZARILLE.

Non; j'en sais qui le sont, et ne s'en doutent pas.

MENDOCE.

C'est l'ordinaire.

SCÈNE

SCÈNE XIV.

Les mêmes ; ALONZE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

AH ! quel bonheur extrême !
Mon frère, il est donc vrai, j'obtiens celui que j'aime !

MENDOCE.

Quoi ! vous avez signé ?

LAZARILLE.

J'en étois sûr, vraiment.

MENDOCE.

Parbleu ! j'en suis bien aise, et le dis franchement.

BÉATRIX *à Mendoce.*

Pour en douter, j'aime trop à le croire ;
Et le passé, pour moi, n'est plus rien désormais.
Vos torts déjà sont loin de ma mémoire ;
Vos bienfaits seuls, n'en sortiront jamais.
(Elle va pour sortir, et se couvre de sa mantille.)

LAZARILLE.

Comme un contrat rend les gens raisonnables !
Quels discours bien suivis !

D. FERNAND.

Ils ne sont pas croyables !

MENDOCE.

Heureux si cela dure !

ALONZE.

Oh ! je vous le promets.
Adieu, Seigneur. *(Il donne la main à Béatrix).*

D. FERNAND.

Comment ! il emmène la dame !
Au reste, après tant de marques d'amour,
Il est juste qu'il soit le maître de sa femme.

LAZARILLE *rentrant dans la maison.*

Sur-tout, Messieurs, le premier jour.

MENDOCE *à Alonze, qui est encore dans le haut du théâtre.*

Mais quel est ce secret qui guérit du délire ?

D. FERNAND.

Seigneur, encore un mot.

MENDOCE.

Parlez-nous sans détour.

D. FERNAND.

D'honneur, sa bonne-foi nous prête trop à rire.

ALONZE *revenant avec une personne habillée comme Béatrix, ayant la figure cachée sous la mantille, et qui a pris sa place lorsqu'elle passoit derrière le pavillon* (1).

Je rirois plus que vous, si je voulois parler;
Mais l'homme heureux ne peut être barbare.
Ce secret est fâcheux, autant qu'il est bizarre,

(1) Cette note devient inutile, si les deux rôles ne sont pas joués par la même personne.

Et ce n'est point à moi de vous le révéler.
Adieu, Messieurs. Je pars avec celle que j'aime ;
Vous la regretterez ; mais, pour vous consoler,
Je vous la laisse encor dans une autre elle-même.

(Léonore paroît ; Alonze sort avec Béatrix).

SCÈNE XV et dernière.

CONSTANCE, LAZARILLE, D. PÈDRE, D. FERNAND, MENDOCE, LÉONORE.

MENDOCE.

O CIEL!

D. FERNAND.

Deux Béatrix!

LAZARILLE.

Et pas une pour vous;
C'est cruel.

CONSTANCE *à Mendoce.*

Permettez que je vous remercie.

LAZARILLE *au même.*

Je vous dois ma maîtresse ; elle en est plus jolie.

D. FERNAND.

Quel est donc ce secret? de grace, instruisez-nous?

LÉONORE.

Je vous l'ai déjà dit... dom Pèdre est mon époux :
Mais sa surprise égale au moins la vôtre ;
Il n'a rien su ; j'ai craint qu'il ne fût scrupuleux :
Moi, qui ne l'étois point, je vous trompois tous deux,

Pour punir l'un, et servir l'autre.
(A dom Fernand).
Votre bonheur m'en imposoit la loi;
Il veut aussi que je vous dédommage,
Vous perdez Béatrix, je vous rends son image,
Et je vais vous aimer, et pour elle, et pour moi.

D. FERNAND *à Mendoce.*

Comprenez-vous un tel langage?

MENDOCE.

On nous a bien joués; on nous le dit bien haut;
C'est tout ce que j'entends.

LÉONORE.

Et c'est tout ce qu'il faut.

D. PÈDRE *à dom Fernand.*

Pardon, je suis confus. Oui, ma peine est extrême....

LÉONORE.

Tous les torts sont à moi : j'en ai même avec vous;
J'ai pris plaisir à punir un jaloux.
Soyez donc confiant, c'est le bonheur suprême;
L'estime est le bien des époux,
Elle embellit ce que l'on aime.

D. FERNAND.

Il faut vous excuser, en dépit de soi-même.
(A Mendoce).
Vous, tâchez une fois de paroître content;
Et comme moi, Mendoce, oubliez leurs folies.

MENDOCE.

Deux femmes, tout exprès, se ressembler autant!

LAZARILLE.

On peut leur pardonner, quand elles sont jolies.

FIN.